

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 81 (1936)
Heft: 12

Artikel: L'importance des liaisons
Autor: Rouquerol, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341739>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Etranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—	Prix du N ^o fr. 1.50	1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—		3 mois fr. 5.—

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Avenue de la Gare 33, Lausanne.

Compte de chèques post. II.5209

ANNONCES : Agence de publicité G. Amacker, Palud 3, Lausanne. H. Droz, succ.

L'importance des liaisons

La coordination des efforts a toujours exigé des liaisons entre les divers éléments des armées. Les procédés simples employés à cet effet jusqu'à la fin du siècle dernier se sont montrés insuffisants lorsque l'augmentation des effectifs et le perfectionnement des armes ont fait étendre démesurément les fronts de combat. Ces deux facteurs ont entraîné de multiples conséquences imprévues, que la guerre a mises en évidence. La question des liaisons est de ce nombre. Rien n'illustre mieux cette méconnaissance du combat que l'état de l'instruction de l'armée française sur les liaisons au début de la grande guerre.

Les rudes leçons des premières batailles de 1914 ont porté leurs fruits aussi bien en Allemagne que dans les armées alliées. La préoccupation des liaisons et les moyens de les assurer en toutes circonstances figurent aujourd'hui dans les règlements généraux et font l'objet d'instructions particulières.

Il ne peut s'agir dans un article de revue de reproduire

quelque leçon sur les liaisons et les transmissions, extraite d'un cours d'école ; mais il peut être intéressant de se faire une idée du chemin parcouru par cette question depuis 1914 jusqu'à nos jours et de chercher à se rendre compte d'après l'expérience de la grande guerre des difficultés que le service des liaisons pourrait rencontrer aujourd'hui sur un théâtre d'opérations européen, surtout dans la zone des feux.

* * *

Dans la période qui s'étend entre les deux guerres de 1870 et de 1914, les moyens nouveaux de transmission mis à la disposition des troupes par les inventeurs ont été très importants : la télégraphie optique et le téléphone.

La télégraphie optique avait fait ses preuves en Algérie où elle rendait de très bons services entre des postes à peu près fixes. Il semble qu'une tentative d'adoption dans les troupes métropolitaines n'a pas eu de suite, ayant été abandonnée après l'adoption du téléphone. Celui-ci, d'ailleurs, ne devait avoir, d'après les instructions de l'époque, qu'un emploi très limité. Son utilisation n'était envisagée que pour la traversée des zones de feux trop dangereuses pour les plantons ou estafettes. L'expression de coureur n'était pas encore inventée. Elle est d'ailleurs inexactement suggestive. Car la marche de ces précieux auxiliaires du commandement est ralentie par les difficultés du terrain et les détours imposés par mesure de sécurité. Elle est généralement lente.

L'armée française est partie en guerre au mois d'août 1914 avec 7 appareils téléphoniques de 6 kilomètres de fil par régiment d'infanterie, 2 appareils et 500 mètres de fil par batterie.

Les états-majors de brigade et de division n'avaient aucune dotation de matériel téléphonique. On supposait que leur action, s'exerçant derrière le front de combat, se développerait toujours en dehors de la zone des feux. Ils n'avaient donc pas besoin du téléphone, intéressant seule-

ment pour traverser les secteurs dangereusement battus par l'ennemi.

Les idées données aux troupes sur l'établissement des liaisons par les règlements étaient sommaires. On y lisait, par exemple : « Le commandant de la division assure la liaison entre l'artillerie et l'infanterie par les missions qu'il leur assigne », ou encore, dans un règlement d'artillerie : « Le commandant de l'artillerie s'efforce de rester en communication avec le commandant de l'infanterie par tous les moyens possibles ».

Les liaisons latérales étaient indiquées pour mémoire, mais elles étaient peu recommandées dans la pratique comme nuisibles à l'élan des troupes d'attaque en leur suggérant des idées d'alignement. Une formule courante dans les ordres de manœuvre était : « la liaison se fera sur l'ennemi ». La rapidité d'exécution des attaques devait dispenser de toute préparation étudiée et de tout souci de coordination. C'était le triomphe des mots sonores et des formules lapidaires contre la logique, qui voyait dans le perfectionnement de l'armement une raison impérative pour ne pas faire massacrer les meilleurs soldats en les jetant à l'aveuglette sous les feux de l'ennemi. L'idée que le temps manquerait toujours pour établir un réseau de combat dispensait d'y penser.

Dans les écoles, les liaisons, qui furent une nécessité de tous les temps, étaient confondues avec les transmissions qui permettent de les assurer. Les premières empruntaient le caractère de nouveauté des secondes.

Le général Langlois, qui fut un professeur estimé de l'école supérieure de guerre, obscurcissait la notion si simple de la liaison en lui donnant la définition suivante : « La liaison, c'est l'ensemble des mesures permettant d'ajuster avec précision, dans le temps et dans l'espace, les opérations des diverses fractions d'infanterie entre elles, ainsi que l'action des autres armes aux besoins de l'infanterie ».

Sans doute, l'armée française est entrée en guerre au mois d'août 1914 avec un matériel de transmission insuffisant ;

mais elle manquait surtout de notions pratiques sur la nécessité des liaisons et l'emploi des moyens de transmission dont elle disposait.

Cette situation s'est progressivement améliorée sous la pression des événements et par des initiatives individuelles. Le commandement suprême l'a régularisée par diverses instructions. La première est du 4 décembre 1915. Elle comprend vingt pages. Ainsi la question des liaisons était tellement étrangère aux états-majors qu'il leur a fallu quinze mois pour faire la première mise au point d'une question dont l'urgence s'était révélée depuis le début de la guerre.

Bientôt des moyens nouveaux ou rajeunis ont perfectionné le matériel des transmissions en service : la télégraphie optique, les pigeons voyageurs, enfin l'avion et la radio sous toutes ses formes : télégraphique ou téléphonique, aérienne ou par le sol.

Notons que tous ces procédés ne sont entrés que lentement dans la pratique. Jusqu'à la fin de 1915, les liaisons électriques ont été assurées exclusivement par fil.

* * *

Depuis la paix, les moyens de transmission ont été prodigieusement développés, et leur emploi méthodiquement réglementé. En dehors des règlements généraux insistant, avec raison, sur la nécessité des liaisons, des cours de transmission ont été institués pour toutes les armes.

Il semble toutefois que, dans beaucoup d'esprits, il existe une confusion entre la liaison, qui est un fait, et la transmission, qui est le moyen de le réaliser. Ainsi, nous lisons dans le rapport du ministre de l'Instruction publique du 12 août 1936, sur l'emploi tactique des grandes unités : « Le rôle de premier plan joué dans les armées modernes par les transmissions a déterminé la commission à définir les règles générales de leur emploi dans le cadre de la manœuvre d'ensemble des grandes unités... ».

Le rapport annonce d'ailleurs la publication ultérieure d'une instruction sur les liaisons et les transmissions.

En dehors de ce titre, où nous trouvons une distinction nécessaire entre les mots liaison et transmission, elle n'apparaît pas très nettement dans les nombreuses dispositions relatives à ce double sujet. Sous réserve de cette remarque, il est juste de constater qu'au point de vue des moyens de coordination des opérations, l'instruction du 12 août 1936 marque un progrès très important sur celle du 6 octobre 1931, qu'elle a remplacée.

Il en est de même en Allemagne ; par exemple, le règlement du 17 octobre 1933 sur la conduite des troupes (1^{re} partie) contient des prescriptions très détaillées sur le choix des moyens de transmission suivant les circonstances. Les articles 90 et suivants donnent sur l'établissement des transmissions des règles analogues à celles des règlements français sur les mêmes objets. Pas plus que dans les règlements français, nous n'y trouvons la mention d'un service des liaisons sans distinction de moyens de transmission, avec chef responsable vis-à-vis du commandement. Cette organisation est cependant indispensable, pour éviter, dans la mesure du possible, le renouvellement des erreurs, malentendus et défaillances des liaisons dont la grande guerre nous a donné de nombreux exemples.

Le chef du service des liaisons doit prendre l'initiative de toutes les liaisons normales sans attendre les instructions du commandement, avec lequel il reste, bien entendu, en contact permanent. En dehors des connaissances militaires d'un bon officier d'état-major, il doit bien posséder la technique des moyens de transmission dont il dispose, pour ne pas être à la merci de ses agents d'exécution.

A partir des états-majors de division et au-dessus, il ne s'agit pas de désigner pour ces emplois de simples techniciens mais des officiers d'état-major possédant une instruction technique complète, régulièrement entretenus dans la pratique de leur service spécial.

La nécessité de chiffrer le plus grand nombre des messages

téléphonés et tous ceux de la radio, en dehors de cas particuliers, donnera au service du chiffre une importance inconnue jusqu'à ce jour. Il devrait rentrer logiquement dans les attributions du chef des liaisons. Il en sera de même pour le service du déchiffrement des messages ennemis, captés par les récepteurs des appareils de transmission.

* * *

Le service des liaisons employant à des missions de plus en plus variées de multiples moyens de transmission animés ou mécaniques est devenu extrêmement complexe. Il exige une instruction très complète des cadres et des agents d'exécution. Elle ne peut être obtenue que par un entraînement d'ensemble par grandes unités à tous les échelons du commandement.

On pourrait donner comme couronnement à cette instruction la mise en service dans un exercice avec distances réelles de toutes les liaisons d'une armée jusqu'à l'échelon régimentaire. Mais, au préalable, il est indispensable que tout le personnel des liaisons soit rompu aux schémas réglementaires des liaisons et à la pratique des signes, signaux, indicatifs, etc...

Cette instruction peut être décomposée de deux manières également profitables et intéressantes, à mener de front dans toutes les unités jusqu'à l'armée.

La première consiste à organiser toutes les liaisons reliant un commandement déterminé à tous les échelons inférieurs à raison d'une seule unité par échelon. Dans la seconde, les liaisons ne sont établies qu'entre un commandement déterminé et l'échelon inférieur seulement, mais représenté, dans ce cas, par les postes de liaison de toutes ses unités constitutives.

Dans le premier cas, l'exercice est une instruction des liaisons en profondeur ; dans le second cas, il s'agit de liaisons en largeur.

Dans le premier cas, un exercice de corps d'armée, par

exemple, comportera l'établissement des liaisons du corps d'armée à une division, de celle-ci aux commandants de l'infanterie et de l'artillerie divisionnaire, enfin, du commandant de l'infanterie à un régiment. Dans le second cas, le corps d'armée se bornera aux liaisons avec ses subordonnés directs, mais avec tous, sans exception.

Des exercices à l'extérieur ne peuvent pas être très fréquents, surtout pendant la mauvaise saison. Il est d'ailleurs très utile de les faire précéder d'une instruction pratique donnée sous une forme réduite, de manière à faciliter le redressement des fautes commises par les débutants sans entraîner des longueurs engendrant l'ennui.

Il ne s'agit pas de conférences ou de théories récitées dans une salle de quartier, mais d'exercices pratiques mettant en action tous les procédés de liaison utilisés.

Des dispositifs ingénieux ont été imaginés à cet effet et réalisés dans quelques régiments pour le plus grand intérêt de l'instruction. Une grande salle, des cartes, une petite machinerie permettant de mettre en mouvement, à volonté, des pions figuratifs et d'allumer des lampes signaux suffisent pour schématiser les liaisons dans une hypothèse de guerre, tout en provoquant un vif intérêt chez les exécutants.

On ne saurait trop recommander cet entraînement en chambre, indispensable aux agents du service des liaisons, pour aborder sans hésitation des exercices à l'extérieur avec des distances normales et tout le personnel manipulant avec leurs appareils.

* * *

L'organisation en temps de paix du service des liaisons ne saurait être trop soignée, car elle sera soumise, en guerre, à de dures épreuves et rencontrera, comme dans le passé, des difficultés dont la solution dépendra de l'entraînement absolu du personnel, de son ingéniosité et de son dévouement.

La grande guerre nous fournit, à ce point de vue, des exemples suggestifs. Ils nous montrent aussi combien il faut être circonspect, prudent, méfiant dans la correspon-

dance de guerre et de combat, même quand on croit être sûr de la discrétion des moyens employés. Nous citerons, au fil des souvenirs, quelques épisodes instructifs de la grande guerre sur le service des liaisons.

1. La première surprise des téléphonistes au début de la guerre a été de voir leurs lignes aériennes coupées par des éclatements d'obus relativement éloignés.

Depuis longtemps, les artilleurs avertis avaient remarqué des accidents semblables sur leurs champs de tir ; mais ces observations faites sur des lignes spéciales n'avaient pas trouvé d'application au matériel de campagne.

Pendant la grande guerre, les fils aériens ont rapidement disparu des champs de bataille. Les câbles ont été placés dans les tranchées ou boyaux, dans les rigoles creusées à cet effet et découvertes, enfin dans certains cas, profondément enterrés. Les fils téléphoniques du réseau de l'attaque du fort de Douaumont, le 24 octobre 1916, étaient enterrés à 1 m. 50 de profondeur. L'effort accompli, à cette occasion, par les sapeurs a été considérable, mais les lignes ainsi protégées n'ont pas eu de défaillance pendant toute la journée d'attaque.

Sans nier l'importance et la réussite de ce travail auquel le général Mangin avait apporté la plus grande attention, il faut remarquer que le terrain de l'attaque française du 24 octobre 1916 n'a reçu que des tirs de réaction de l'artillerie allemande bien moins écrasants que les préparations des grandes offensives où l'objectif était pilonné pendant de longues heures par des projectiles de tous calibres, y compris les plus gros.

2. L'exploitation des réseaux civils existants est envisagée dans les termes suivants par l'instruction provisoire sur l'emploi tactique des grandes unités du 6 octobre 1931, article 230 : « Pendant la marche en avant, si les armées opèrent dans une zone intacte, le service des transmissions se borne généralement à contrôler et exploiter les lignes existantes et à placer des postes radio électriques ». Cette disposition n'a pas été reproduite dans l'instruction du 12

août 1936 ; mais, en raison de son intérêt, elle n'est pas indifférente pour l'avenir, comme il résulte de l'exemple suivant :

Le corps de cavalerie Sordet a bien opéré dans ces conditions dès le début de la guerre en Belgique. Il n'en a pas moins été mystifié au moins deux fois par des messages téléphoniques expédiés par des agents ennemis. C'est ainsi que, sur un ordre téléphonique régulièrement reçu dans un bureau civil, un régiment quittait le service d'avant-poste avant d'être remplacé et rentrait à son cantonnement. L'expéditeur de l'ordre avait, paraît-il, donné des références exactes sur l'état-major du corps de cavalerie et, notamment, avait pris le nom d'un officier d'état-major.

3. La multiplicité des postes de liaison sur un grand front de combat exige une discipline très rigoureuse sous peine d'erreurs et de communications fantaisistes pouvant avoir des conséquences graves. Les responsables restent introuvables lorsqu'il en est résulté des déconvenues.

Nous rappellerons ici deux lamentables épisodes où se révèle l'absence de chefs de liaison, maîtres de leur service, allant au-devant des ordres de liaison qui découlent des opérations en cours.

Le 28 septembre 1915, à 6 heures du matin, pendant le développement de la deuxième bataille de Champagne, un message téléphonique reçu à l'état-major de la IV^e armée française annonçait la prise d'une tranchée allemande. Dans l'après-midi du même jour deux attaques étaient lancées sans succès dans la direction indiquée. Au moment où la seconde échouait avec des pertes sévères, un bruit que personne ne s'est vanté d'avoir lancé apprenait au divisionnaire intéressé que l'attaque avait pleinement réussi et que deux brigades poursuivaient victorieusement l'attaque au delà de la tranchée ennemie. Cette bonne nouvelle remontait par téléphone jusqu'aux états-majors les plus élevés. Immédiatement, les commandants de corps d'armée, d'armées, et le général en chef même prenaient des mesures pour exploiter ce succès.

Une attaque rapidement montée était exécutée dans la nuit du 28 au 29 septembre. Elle échouait avec des pertes atteignant 40 % de l'effectif engagé. Cet échec douloureux, transformé en victoire par le téléphone, faisait rechercher les dernières disponibilités pour les jeter dans la fournaise.

La vérité était connue le 29 septembre, à midi, à l'état-major de la IV^e armée. Sur la foi de fausses nouvelles, des forces considérables avaient été accumulées dans un carré de quatre à cinq kilomètres de côté, battu par des feux concentriques de l'artillerie allemande.

Les auteurs de ces fausses nouvelles n'ont pas été retrouvés. Toutes les hypothèses sont permises à leur sujet. Rien ne s'oppose dans l'espèce à la supposition d'une communication faite par un étranger à un téléphoniste heureux d'annoncer les bonnes nouvelles à des états-majors disposés à les accepter sans contrôle, parce qu'elles répondaient à leurs espérances.

La mauvaise organisation a également causé une grave déconvenue aux IV^e et VI^e armées allemandes, le 13 avril 1918, au cours de la troisième bataille des Flandres.

Après les opérations exécutées par ces deux armées le 12 avril, le front de la division de droite de la VI^e armée formait un angle presque droit avec la division de gauche de la IV^e armée. Ces deux divisions continuaient l'attaque le 13 au matin. La première à 4 h. 30, la seconde à 6 heures.

Aucune liaison utile n'existant entre les deux divisions, une catastrophe était inévitable, en raison de l'angle formé par les fronts des deux divisions voisines. L'attaque partie à 4 h. 30, après de rapides progrès, était surprise de flanc par un tir de réparation de la division voisine et obligée de se replier. Elle masquait son repli par des tirs d'artillerie qui, par comble de malchance, tombaient sur l'attaque voisine, déclenchée à 6 heures.

Dans ces deux exemples, des chefs de liaisons avec l'esprit en éveil sur le contrôle indispensable des messages et les lignes de communications à établir auraient évité à leurs armées respectives de véritables désastres.

4. A titre de surprises causées par des moyens inédits, les déboires de la division von Benzino, dans la forêt d'Apremont, devant Saint-Mihiel, sont typiques.

C'est, en effet, devant ce front qu'a été faite la première application du captage de communications téléphoniques, à une époque où la téléphonie par le sol n'était pas encore sortie des laboratoires. Elle était donc complètement ignorée aux armées.

Un jeune officier, du nom de Delavie, très averti en matière d'électricité, avait eu son attention fixée sur les mélanges de communications qui se produisaient entre fils téléphoniques multipliés en certains points. Ses réflexions sur ce fait l'ont amené à établir des postes d'écoute téléphoniques qui recueillaient les communications allemandes de première ligne. Cette installation devançait de près d'une année les applications faites en France des travaux du savant général Ferrié.

On peut imaginer sans que nous prenions la peine de les détailler tous les mauvais tours que cette innovation a permis de jouer à nos ennemis.

5. A la fin de 1915, les corps d'infanterie possédaient des appareils de télégraphie optique portatifs qui paraissaient devoir rendre de bons services sur les terrains de combat où les fils téléphoniques étaient constamment coupés. Dans une division qui fait l'objet de l'observation suivante, l'instruction d'équipes spécialisées dans la télégraphie optique avait été particulièrement soignée. Au cours d'un repos de deux semaines, plusieurs fois par jour, des correspondances par optique étaient échangées entre les cantonnements de la division.

Le 25 février 1916, une des brigades ainsi exercée était engagée à Douaumont où elle retardait heureusement l'attaque allemande. La liaison entre le commandant de la brigade et les régiments d'une part, et dans l'intérieur des régiments d'autre part, a été parfois incertaine et même rompue. Les appareils de télégraphie optique n'ont pas même été mis en station ; les uns ont été abandonnés par les porteurs blessés, d'autres détériorés dans des chutes.

Il ne faut donc pas s'exagérer les services que la télégraphie optique peut rendre sur le champ de bataille. Elle a besoin d'une certaine fixité et d'une sécurité au moins relative. Quand ces conditions sont remplies, elle est susceptible de remplacer avantageusement les communications par fil, défailtantes. Pendant plusieurs semaines la position française des Eparges n'a pas été reliée autrement de jour aux côtes de Meuse dont elle était séparée par un vallon que l'artillerie allemande tenait constamment sous son feu.

6. Le plus grand progrès dans l'organisation actuelle des transmissions a été réalisé par l'adoption des procédés de la radio.

Dans la récente campagne d'Abyssinie, la T. S. F. a rendu aux Italiens des services qui doivent compter parmi les meilleurs facteurs de la rapide réussite des opérations. Cette campagne a été le triomphe de la T. S. F. Sauf erreur de mémoire, le nombre de longueurs d'ondes utilisées sans confusions a été de l'ordre de 200.

Grâce à l'avion et à la T. S. F., toutes les colonnes engagées dans les âpres montagnes d'Ethiopie, généralement dépourvues de chemins, sont toujours restées instantanément en liaison entre elles et avec le commandement supérieur.

Ces magnifiques résultats ne peuvent pas nous faire espérer de les voir renouveler sur un théâtre d'opérations européen, car l'expérience italienne a été faite contre un plastron inerte au point de vue de la T. S. F. Entre adversaires également organisés, il n'en serait pas de même.

La voix de la radio n'est pas discrète ; tout le monde peut l'écouter, et le premier soin des belligérants serait aujourd'hui d'établir des postes d'écoute. Toute correspondance par radio doit donc, en principe, être chiffrée. Cette complication pourra en limiter l'emploi. Cependant, grâce aux perfectionnements qui permettent d'en généraliser l'utilisation, elle semble destinée à de nombreuses liaisons qu'il serait impossible d'assurer autrement ; par exemple, avec des détachements motorisés opérant à très grande distance des armées.

Nous avons dit que toute correspondance transmise par radio devait, en principe, être chiffrée. Faute de cette mesure, les états-majors des marines anglaise et française en Méditerranée ont laissé échapper, au mois d'août 1914, deux navires allemands, le *Breslau* et le *Gœben*, qu'ils cherchaient à attaquer.

L'amiral allemand Souchon qui commandait ces navires captait les ordres de chasse donnés en clair aux navires alliés attachés à sa poursuite. Il s'en servait naturellement pour se glisser dans les passages libres et gagnait ainsi les eaux territoriales de la Turquie qui était alors pays neutre. Il était à ce moment bien près d'être rejoint par les navires qui le poursuivaient. Cette petite expédition finissait par une dernière mystification pour les alliés : les deux bateaux allemands avaient été immédiatement vendus à la Turquie et changés de nom.

La T. S. F. est un moyen dangereux pour répandre de fausses nouvelles chez l'ennemi, car celles-ci trompent les amis plus que les ennemis, enclins à s'en méfier.

Nous rappellerons le fait curieux d'un ordre probablement chiffré que l'ennemi a surpris, déchiffré, et qui l'a rendu circonspect au point de retarder une opération en bonne voie.

Nos lecteurs connaissent le succès remporté le 25 avril 1918 par la IV^e armée allemande sur les forces franco-britanniques aux ordres du général Plumer, commandant la II^e armée anglaise. Celui-ci avait indiqué par radio chiffré dans la matinée du 25 une position de deuxième ligne à défendre vigoureusement. En réalité, dans le désarroi des troupes battues, cette position n'était pas en état de résister avant le lendemain. Mais le commandement allemand, croyant sur la foi du message, à une forte résistance organisée, décidait de ne l'attaquer qu'après avoir pris des mesures préparatoires dont la longueur laissait échapper l'occasion favorable d'un succès.

La variété des incidents que nous venons de citer ne donne certainement qu'une faible idée du rendement qu'un

esprit ingénieux pourra demander à un service de T. S. F. soigneusement organisé et parfaitement discipliné. Il n'est pas téméraire de prévoir une manœuvre de T. S. F. comme il y a une manœuvre des feux pour l'artillerie. Le soin avec lequel les écoutes ennemies repèrent les emplacements des postes d'émission adverses en donne le moyen. La multiplicité de ces postes est un indice d'activité militaire, de même que le silence de la radio dans une région fait supposer qu'elle est vide de troupes.

* * *

Nous devons espérer que l'effort considérable accompli depuis la grande guerre pour le perfectionnement des liaisons portera ses fruits. Mais il faut se garder de croire que ce service fonctionnera sans imprévu sur les champs de bataille. Tant qu'il s'agira de terrains médiocrement battus par les feux ennemis et présentant quelques couverts et abris, presque tous les moyens de transmission seront utilisables ; les chefs de poste de liaisons n'auront que l'embarras du choix ; au fur et à mesure que le feu devient plus violent et que les ressources de protection sont plus précaires, le téléphone, l'optique, les coureurs sont des moyens de transmission incertains entre lesquels il faut choisir suivant les circonstances du moment.

A la bataille du Kemmel, le 25 avril 1918, du côté français, les commandants de régiment ont eu, dès le début de l'attaque, toutes les communications téléphoniques coupées. Les seuls et d'ailleurs très rares comptes rendus des bataillons de première ligne parvenus à l'arrière ont été apportés par des pigeons. Du côté des Allemands, la progression très rapide a rendu précaires les communications des troupes d'attaque avec l'artillerie et avec l'arrière. En fait, la direction de la bataille a échappé au commandement supérieur.

L'histoire de tous les temps nous fournit des exemples analogues où l'issue d'une bataille a dépendu d'une question de liaison. Mais ces exemples se sont multipliés en raison

de l'extension progressive des fronts de combat. C'est une raison pour reconnaître au service des liaisons une importance qui ne doit pas le laisser inférieur à sa mission, dont les exigences croissent encore avec la rapidité des concentrations de forces dans les armées modernes.

Les derniers sursauts de la grande guerre ne nous donnent qu'une idée affaiblie des manœuvres rendues possibles par les moyens de combat extrêmement mobiles en service aujourd'hui. Ils seront gaspillés en pure perte si le service des liaisons est en retard sur les événements. Le commandement sera hors d'état de saisir les occasions favorables, mais fugitives, et de parer à quelque danger qui le surprendra avant d'en avoir été avisé.

Notre conclusion sera que la question des liaisons prendra dans une guerre future une importance très souvent décisive et qu'elle est confondue à tort avec celle des transmissions, et de cette confusion naît une conception qui se traduit dans les institutions par la création de corps de troupes spécialisés dans les transmissions ; mais la question de l'organisation des liaisons qui rentre dans les attributions de l'état-major est laissée dans chaque cas à l'initiative d'officiers qui n'y ont pas été suffisamment préparés.

Général J. ROUQUEROL.
